
Présentation de l'article de C. W. Mills « Les actions situées et les vocabulaires de motifs »

Introduction of C. W. Mills' paper « Les actions situées et les vocabulaires de motifs »

Jean-Baptiste Lamarche



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/sociologies/6044>

ISSN: 1992-2655

Publisher

Association internationale des sociologues de langue française (AISLF)

Electronic reference

Jean-Baptiste Lamarche, « Présentation de l'article de C. W. Mills « Les actions situées et les vocabulaires de motifs » », *SociologieS* [Online], Discoveries/rediscovers, Charles Wright Mills, Online since 21 February 2017, connection on 12 September 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/6044>

This text was automatically generated on 12 September 2019.



Les contenus de la revue *SociologieS* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Présentation de l'article de C. W. Mills « Les actions situées et les vocabulaires de motifs »

Introduction of C. W. Mills' paper « Les actions situées et les vocabulaires de motifs »

Jean-Baptiste Lamarche

EDITOR'S NOTE

Le texte de Charles Wright Mills texte traduit par Jean-Baptiste Lamarche est accessible à l'adresse : <https://sociologies.revues.org/6041>

- 1 Ceux qui ont lu les livres les plus célèbres de Charles Wright Mills (*Les Cols blancs*, *L'Imagination sociologique*, etc.) ne peuvent qu'être surpris en tombant sur ses textes de jeunesse, publiés durant la Deuxième Guerre mondiale. Car avant de devenir un sociologue de renom, grâce à des œuvres qui rejoignirent un vaste public, Charles Wright Mills produisit quelques textes très différents, aussi bien dans la forme que dans le fond. Le Charles Wright Mills de la maturité se fit connaître par des textes engagés, écrits dans un langage mordant, axés sur la critique des inégalités et des dominations. Les textes du jeune Charles Wright Mills, très denses, étaient truffés du jargon sociologique qu'il critiqua féroce­ment plus tard (Mills, 1977, pp. 27-36, 221-225). Sur le fond, ces textes portaient sur des questions sociologiques beaucoup plus fondamentales, comme l'identification des « "mécanismes" reliant la pensée et les formes sociétales » (Mills, 1939, p. 676).
- 2 « Les actions situées et les vocabulaires de motifs », sans aucun doute le plus important de ces textes de jeunesse, est devenu une sorte de classique. Lorsqu'il paraît, Charles Wright Mills n'a pourtant que 24 ans. Aussi audacieux que maladroit, ce texte court, abondamment cité, a fécondé toute une série de travaux ultérieurs sur la pratique qu'il a

thématisée : l'attribution de motifs à des actions ¹. Si le texte est truffé de références hétéroclites, il est avant tout redevable aux travaux de John Dewey et George Herbert Mead. La lecture de ces derniers a été l'allumette qui a nourri sa réflexion, lui permettant de développer une théorie novatrice des « vocabulaires de motifs », bien distincte des conceptions des motivations alors prépondérantes (notamment celle de Sigmund Freud). Pour présenter cette théorie, ses origines et ses limites, j'aborderai ici « Les actions situées » comme une réplique adressée à John Dewey, George Herbert Mead et Sigmund Freud.

Conceptions mentaliste et émergente de l'esprit humain

- 3 John Dewey et George Herbert Mead avaient développé, contre la conception *mentaliste* de l'esprit humain, une conception rivale, dite *écologique* ou *émergente*.
- 4 Suivant la théorie mentaliste (Charles Wright Mills la qualifie de « wundtienne » ou d'« inférentielle »), les phénomènes de la vie psychique (pensées, désirs, émotions, etc.) apparaissent dans une sorte de milieu « intérieur », clos sur lui-même, accessible uniquement à l'œil intérieur de la conscience. La vie psychique serait *essentiellement privée*, accessible à son seul porteur. Je ne pourrais connaître la vie intérieure des autres qu'au moyen d'une inférence, en supposant que leurs actions extérieurement perceptibles entretiennent avec leur vie intérieure une relation analogue à celle qu'entretiennent mes propres actions à mes états intérieurs, ceux que je pourrais observer directement en moi. « Chacun de nous, selon cette perspective, serait enfermé dans la cellule de sa propre conscience, et sachant que les autres y sont enclos de la même manière, chercherait des façons de communiquer avec eux » (Mead, 2006, p. 100). Notons qu'ainsi chacun serait d'emblée en position de témoin de soi.
- 5 Le désir, apparaissant dans cet espace intérieur, est conçu comme premier (Dewey, 2011, p. 151). Il serait connu par une observation intérieure réalisée avant tout échange avec autrui. Celui qui avoue un désir à autrui ne ferait donc rien d'autre que l'informer des résultats de cette observation. La pratique qui consiste à attribuer un désir à son action ne posséderait donc pas de dimension créatrice. Selon la conception mentaliste, le langage a simplement pour « fonction de transmettre les observations et les idées qui lui préexistent de manière indépendante » ; le langage exprimerait « la pensée comme un tuyau fait s'écouler l'eau, et d'une manière qui ne produit même pas le genre de transformation qui caractérise un pressoir lorsqu'il "exprime" le jus de la vigne » (Dewey, 2012, p. 163).
- 6 Contre la perspective mentaliste, John Dewey insiste sur le fait que l'organisme humain ne vit pas d'emblée un rapport théorique à soi. Un environnement « est, en premier lieu, le théâtre des actions accomplies et des conséquences subies au cours de l'interaction ; ce n'est qu'en second lieu que des parties et des aspects de l'environnement deviennent des objets de connaissance » (Dewey, 1993, p. 221). Le désir, loin d'être un phénomène intérieur qui précède l'action, est « une relation active de l'organisme à son environnement » (Dewey, 2011, p. 92). Et l'organisme qui accomplit une action dans cet environnement n'a pas d'emblée conscience du désir qui l'anime (Tiles, 1988, pp. 86-92 ; Dewey, 2011, pp. 118-119). L'attention de celui qui s'empare d'une pomme est dirigée sur celle-ci, pas sur le désir qu'il en a.

- 7 L'expression du désir par son accomplissement dans l'action, par contre, existe pour le témoin de celle-ci (Dewey, 2012, p. 169 ; Dewey, 2011, p. 79). Ce témoin peut aussi être porté à supposer que l'auteur de l'action, comme lui, en a développé un aperçu réfléchi, c'est-à-dire que cette action implique une délibération, qu'elle découle d'un plan (en projetant ainsi sur cet auteur sa perspective de témoin, il ébauche une perspective mentaliste du désir [Tiles, 1988, p. 43]).
- 8 La situation change lorsque l'auteur de l'action entend pour la première fois un témoin lui attribuer un désir.

« Notre vie commence sous l'influence d'appétits, d'impulsions et de réponses directes aux *stimuli* immédiats que sont la chaleur et le froid, le confort et la douleur, la lumière, le bruit, etc. L'enfant affamé s'empare de la nourriture. C'est pour lui un acte innocent et naturel. Mais il lui attire le reproche : il se fait dire qu'il est malappris, qu'il manque de respect, est avide ; qu'il doit attendre son tour pour être servi. On lui fait prendre conscience que son acte comporte d'autres connections que celle qu'il lui a assignée : la satisfaction immédiate de la faim » (Dewey & Tufts, 1932, p. 179).
- 9 L'attribution du motif à l'action de l'enfant dirige l'attention de ce dernier sur les conséquences anticipées de la réalisation de son désir. Ce qui est anticipé, notamment, c'est le renforcement d'un type de conduite, d'un caractère, qui pourrait plus tard engendrer d'autres actes. L'attribution du motif permet ainsi de « devenir conscient que nos actes sont connectés les uns aux autres ; par le fait même, un idéal de *conduite* est substitué à l'accomplissement aveugle et dépourvu de pensée d'actes isolés » (Dewey & Tufts, 1932, p. 179).
- 10 Cette attribution comporte des conséquences pratiques. En attribuant ces motifs à « son action désapprouvée, nous l'incitons à se retenir » (Dewey, 1930, p. 120). L'attribution de motifs est « un raffinement des réactions ordinaires d'éloge et de blâme », « le résultat des tentatives des gens pour influencer l'action humaine, d'abord celle des autres, puis la sienne » (Dewey, 1930, pp. 121 et 119).
- 11 Éventuellement, l'enfant, même seul, commence à s'envisager spontanément depuis la perspective d'un témoin. Il peut désormais avouer ses désirs. Les paroles qu'il prononce alors parviennent non seulement aux oreilles de son interlocuteur, mais aussi aux siennes (Mead, 2006, p. 147). Grâce à cette compréhension partagée construite par le dialogue, les partenaires sociaux peuvent développer une réponse commune aux situations troublées, incertaines, dans lesquelles se présente un conflit entre différentes impulsions (Dewey, 2011, p. 118). Cette pratique ouvre donc les portes à une coordination accrue. L'attribution d'un désir à une action permet de « soupeser plusieurs désirs alternatifs » (Dewey, 2011, p. 106), en comparant les conséquences de leurs réalisations. Voilà qui permet aux interlocuteurs de se décider pour l'une ou pour l'autre (Dewey, 2011, pp. 120-121). L'incertitude rencontrée peut être surmontée pratiquement.
- 12 Celui qui confronte son désir à cette délibération le transforme. Une impulsion encore floue, qui allait progressivement développer des traits définis, dans le cours même de son accomplissement, devient, grâce à l'anticipation des conséquences de sa réalisation, un plan réfléchi aux traits déterminés : c'est là un « passage d'impulsions initiales, relativement irréfléchies, et d'habitudes impérieuses à des désirs et des intérêts prenant en compte les résultats d'une enquête critique » (Dewey, 2011, p. 114).
- 13 Ainsi, c'est la conversation entre partenaires sociaux à laquelle l'enfant est introduit qui développe chez lui la disposition à anticiper, dans certaines situations, les conséquences

de différents désirs. Cet enfant parvient éventuellement à procéder tout seul à cette anticipation, dans un monologue muet né du dialogue à voix haute. La position mentaliste traite le rapport à soi que crée ce dialogue comme une donnée première. En réalité, c'est un produit. « Celui qui, se livrant à l'introspection, croit avoir ainsi accédé à un domaine d'événements entièrement privés, distincts des autres événements, en raison de leur nature mentale, ne fait que concentrer son attention sur son propre soliloque. Or le soliloque est le produit et la réaction de sa conversation avec les autres, de la communication sociale et non un effet de lui-même » (Dewey, 2012, p. 163). À l'idée d'un individu dont le rapport à soi précède la communication avec autrui, l'approche émergente oppose l'idée que ce rapport naît de cette communication (Mead, 2006, p. 138).

L'approche émergente et les deux sciences sociales

- 14 Au fond, l'article « Les actions situées » a surtout le mérite de dégager les implications du renversement de perspective *émergent* pour le travail du chercheur en sciences sociales. Depuis des temps immémoriaux, les gens rendent compte de leurs actions les uns aux autres en leur attribuant des motifs. Les chercheurs qui sont confrontés au phénomène social qu'ils cherchent à éclairer suivent une démarche analogue, en décrivant les motifs qui ont poussé des acteurs historiques à accomplir telle ou telle action. Bien souvent, ils entrent ainsi en dialogue avec les principaux intéressés. Prenons l'exemple des débuts de la Première Guerre mondiale. Pendant celle-ci, les motifs qui ont poussé les belligérants à entrer en guerre furent constamment discutés. Les historiens qui discutèrent ensuite des « causes » de ce conflit prirent part au même débat sur les motifs, qu'ils contribuèrent ainsi à pérenniser.
- 15 Le jeune Charles Wright Mills voyait que l'approche émergente de l'esprit ouvrait la porte à une approche nouvelle de l'attribution de motifs : cette pratique était une partie intégrante du phénomène à expliquer. « Les imputations et les aveux de motifs par les acteurs sont des phénomènes sociaux à expliquer. Les différentes raisons que les hommes donnent de leurs actions ne sont pas elles-mêmes sans raisons » (Mills, 1940, p. 904). L'attribution de motif n'était plus tant abordée comme un *explanans* que comme un *explanandum*, ce qui permettait d'ailleurs d'amener les chercheurs à s'intéresser à une question différente de celles disputées par les acteurs historiques. Car la pratique à laquelle nous sommes invités à nous intéresser, celle qui consiste à attribuer un motif à une action, est même rarement remarquée par ceux qui y recourent quotidiennement. Ainsi, Charles Wright Mills nourrissait là une autre conception de la science sociale : celle d'une entreprise visant à découvrir de nouveaux objets, non-thématisés et non-disputés par les principaux intéressés. La science sociale, dans cette perspective, se distancie des débats entre acteurs historiques, elle est amenée à démarquer d'une manière plus réfléchie la perspective extérieure (« étique ») du chercheur de celle, locale (« émique »), des principaux intéressés. La posture ainsi esquissée était fort éloignée de celle, bien plus connue, proposée par Sigmund Freud : si les sociologues inspirés par ce dernier sont portés à penser que les motifs invoqués par les principaux intéressés n'ont pas de valeur explicative, ils sont pourtant portés à penser que l'explication adéquate d'un phénomène social passe par l'élucidation du (vrai) motif qui le suscite (j'y reviendrai).

De John Dewey à Charles Wright Mills

- 16 En thématissant les « vocabulaires de motifs », Charles Wright Mills développait une approche de la pratique d'attribution de motifs plus sensible que ne l'était l'approche deweyenne à sa dimension langagière et à son épaisseur sociologique. Peut-être était-il ici inspiré des travaux riches de l'École française de sociologie sur les déterminants sociaux de différentes catégories, qu'il connaissait bien (Mills, 1939, p. 670). En fait, l'angle d'approche de Charles Wright Mills l'amena même à prendre ses distances envers la perspective de John Dewey. Ce dernier dépeint la pratique qui consiste à attribuer un désir à une action comme une pratique complexe, qui comporte plusieurs dimensions :
- Une dimension cognitive, puisque cette pratique permet de comparer entre elles les conséquences anticipées de différents cours d'actions (on peut percevoir ces conséquences avec plus ou moins de profondeur et d'acuité).
 - Une dimension éthique, puisque cette anticipation permet de mieux juger la portée éthique de ces cours d'actions.
 - Une dimension motrice, puisque le motif prolonge une impulsion brute première.
 - Une dimension organisationnelle, dans la mesure où ce travail d'anticipation des conséquences permet une coordination accrue entre partenaires d'actions conjointes.
 - Une dimension instituée (au sens durkheimien du terme), puisque l'attribution d'un désir à une action est une pratique préétablie, que l'individu reçoit de l'extérieur, et qu'elle lui permet d'aligner cette action par rapport à des normes dotées d'autorité.
 - Une dimension rhétorique, puisque l'attribution d'un motif à une action permet de la justifier ou de la remettre en question et ainsi d'agir sur autrui.
- 17 Selon les passages de son œuvre, John Dewey met plus l'accent sur l'un ou l'autre de ces volets. Certains sont indissociables les uns des autres : une prédiction adéquate des conséquences d'un acte permet un jugement éthique adéquat de celui-ci ; l'attribution d'un motif ne peut avoir une efficacité rhétorique que parce qu'elle s'appuie sur des normes reconnues par le public ; etc.
- 18 D'autres dimensions de cette pratique sont plus dans un rapport de tension mutuelle entre elles. C'est par exemple la tension entre les dimensions cognitive et éthique, d'une part et rhétorique, d'autre part : on pourrait distinguer l'évaluation réelle des conséquences, visant à produire une décision et une fausse évaluation, visant au fond à trouver des raisons recevables à l'action que l'on a déjà choisie (Dewey, 1930, pp. 229-230 ; Dewey & Tufts, 1932, p. 185). Ailleurs, John Dewey se plaît à imaginer un avenir dans lequel le jugement moral serait centré sur l'évaluation rationnelle des conséquences de l'accomplissement des actions, plutôt que sur l'évaluation actuelle, « plus émotionnelle que rationnelle », basée sur les coutumes (Dewey, 1930, pp. 320-321). L'attribution des désirs pourrait ainsi se libérer du poids des conventions sociales. En imaginant ce scénario, John Dewey montre que les dimensions cognitive et instituée sont en rapport de tension.
- 19 Charles Wright Mills est loin de reprendre l'analyse de John Dewey dans toute son ampleur. Les dimensions organisationnelle, instituée et rhétorique passent au premier plan de son analyse, alors que les dimensions cognitive, éthique et motrice passent à l'arrière-plan ou disparaissent carrément. Si John Dewey se plaît à penser que l'évaluation rationnelle des conséquences marque une rupture avec l'évaluation basée sur la coutume, Charles Wright Mills suggère que cette valorisation du pratique (et autre motifs

« "ultimes" aux yeux des pragmatistes ») n'est pas autre chose que la création d'un nouveau vocabulaire de motifs (Mills, 1940, p. 906). Si John Dewey pense que l'attribution de motifs permet une compréhension réelle des conséquences des actions, Charles Wright Mills réduit le travail d'anticipation des conséquences à « l'anticipation des conséquences nommées » (Mills, 1940, p. 906), à l'anticipation des « jugements des autres » (Mills, 1940, p. 908), c'est-à-dire à une préparation de la démarche rhétorique permettant de les convaincre. L'écart entre les perspectives apparaît clairement dans la manière dont les deux auteurs dépeignent l'introduction du jeune enfant à cette pratique : John Dewey, on l'a vu, décrit cette introduction comme un apprentissage réel des conséquences de l'action ; Charles Wright Mills la dépeint plutôt comme un travail d'ajustement à des « motifs standardisés qui encouragent les actions prescrites et dissuadent les actions proscrites » (Mills, 1940, p. 909). De même, si John Dewey oppose le travail d'anticipation réel à l'anticipation-prétexte, Charles Wright Mills refuse cette distinction : « Ce qui est une raison pour un homme est une rationalisation pour un autre » (Mills, 1940, p. 910). John Dewey décrit la pratique d'attribution de motifs comme une démarche tout à la fois cognitive et rhétorique. Charles Wright Mills soutient plutôt que la dimension rhétorique exclut complètement la dimension cognitive : « Quand un agent vocalise ou impute des intentions, il ne cherche pas à décrire son action sociale vécue. [...] Il exerce une influence sur d'autres – et sur lui-même » (Mills, 1940, p. 907) Par le fait même, la dimension éthique de la pratique est aussi écartée.

De Sigmund Freud à Charles Wright Mills

- 20 Pour mieux comprendre comment Charles Wright Mills s'éloigne de la position émergente, intéressons-nous au dialogue implicite avec Sigmund Freud qu'on trouve dans l'article « Les actions situées ». Le désir humain a un aspect double, puisqu'il est à la fois le *moteur* qui suscite l'action et la *raison* de celle-ci (Dewey, 2011, pp. 114-115). L'esprit dualiste qu'était Sigmund Freud réagit à la complexité de ce phénomène en séparant les deux dimensions. Il existerait en réalité deux phénomènes : une justification de l'action, conforme aux normes sociales (la *rationalisation*) et une force qui pousse à l'action (la *pulsion*) : derrière la « motivation manifeste » (celle qui est déclarée et reconnue par l'auteur de l'action), se trouverait la pulsion, cette « motivation plus profonde », souvent inavouée et inavouable, qui constitue la « détermination proprement dite » de l'action (Freud, 1989-2015, XVIII, p. 164 et XIII, p. 20 et 91). Au regard du contraste aperçu plus haut, entre les deux approches du motif dans les sciences sociales, on dira que la théorie de Freud dépeint l'attribution de motifs comme une pratique qui participe à la fois de l'explication (quand elle permet d'identifier la pulsion à l'œuvre, celle qui anime les actions des gens) et du phénomène à expliquer (quand elle relève plutôt de la rationalisation, c'est-à-dire des raisons fausses que les gens invoquent pour justifier leur agir).
- 21 La manière dont Sigmund Freud dépeint l'attribution de motif-rationalisation à une action est très proche de la théorie des vocabulaires de motifs : cette attribution, produite par l'anticipation des sanctions de partenaires sociaux (à commencer par les parents), permet des actions rhétoriques, elle aligne des actions sur des normes, etc.². La description de la pratique qui consiste à attribuer un motif-pulsion à une action est très différente. Sigmund Freud écrit que l'aveu du motif-pulsion découle d'une observation de soi libérée de l'anticipation de la réaction critique d'autrui. La cure psychanalytique, en

libérant le patient de l'action de cette anticipation, lui permettrait de réellement voir son désir en lui (Freud, 1989-2015, IV, pp. 136-139). De cette manière, la théorie dualiste des motifs proposée par Sigmund Freud place l'attribution de motifs psychanalytiques (les motifs que le psychanalyste nous apprend à utiliser [Mills, 1940, p. 912]), à *part* de l'attribution de motifs ordinaires. Cette mise à l'écart suscitait la protestation de Valentin N. Vološinov : « Les raisons de l'inconscient qui se découvrent dans les séances psychanalytiques grâce à la méthode de "libre association" sont [...] des *réactions verbales* du patient au même titre que toutes les autres raisons ordinairement fournies par la conscience » ; attribuer une pulsion à une action est aussi une manière de l'« assujettir à une norme sociale, à un jugement de valeur social », « une façon de légiférer et de moraliser » (Vološinov, 1980, pp. 182, 183 et 185). Au fond, Valentin N. Vološinov reproche ici à Sigmund Freud de décrire la pratique qui consiste à nommer un motif-pulsion comme si elle était dénuée d'effets. C'est que Sigmund Freud dépeint la pratique qui consiste à attribuer une pulsion à une action dans les termes de la théorie mentaliste classique : cette pratique permettrait simplement d'*informer* autrui des résultats d'une observation préalable de soi. On entrevoit ici que la critique freudienne du mentalisme est bien partielle, le fruit d'un compromis avec une position émergente (sur cette critique inachevée, voir Dewey, 1930, pp. 86-87).

- 22 La critique par Charles Wright Mills de la théorie freudienne des motifs est inégale. Il réalise que les freudiens recourent souvent à « la notion inutile et sans fondement selon laquelle "toute action a un motif" » (Mills, 1940, p. 909). Nous l'avons vu, c'est précisément cette notion qui suscite la protestation de John Dewey : la pulsion n'est pas précédée ou accompagnée d'un événement mental. Charles Wright Mills parvient aussi à se libérer de l'interdit freudien, en esquissant, dans une série d'intuitions hétéroclites et de valeur inégales (Mills, 1940, pp. 911-912), un programme de recherche sur le vocabulaire psychanalytique des motifs, auquel tant de contemporains ont recouru (ce programme est développé dans Lamarche, 2016).
- 23 Cela étant, Charles Wright Mills ne parvient pas à bien cerner la théorie freudienne des motifs. Il semble confondre la distinction freudienne de la pulsion et de la rationalisation avec une autre distinction, celle à laquelle nous recourons lorsque nous affirmons qu'il existe un écart entre le motif qui meut une action et celui qui est avoué par l'auteur de celle-ci. Or cette idée banale n'a rien de spécifiquement freudien (l'analyse par John Dewey de la fausse anticipation vise cet écart). Les deux arguments que Charles Wright Mills avance contre elle sont bien peu convaincants. (1) Il ne faudrait pas « traiter une action comme étant divergente de "sa" verbalisation, car dans de nombreux cas, la verbalisation est un nouvel acte » (Mills, 1940, p. 907). (2) Il n'existerait pas de point de comparaison extralangagier permettant de déterminer si le désir vocalisé est vrai ou faux (Mills, 1940, p. 909). En avançant ce dernier argument, qui vise peut-être l'idée mentaliste que le vrai désir est un phénomène intérieur qui précède toute verbalisation, Charles Wright Mills implique aussi que les désirs exprimés dans l'action et dans la parole n'ont rien en commun. Or l'accomplissement de l'action exprime bel et bien l'impulsion qui l'anime. N'est-ce pas à cette expression extralangagière que réfère le proverbe anglais si juste : « les actions parlent plus forts que les mots » ? Cette négation de la continuité entre les impulsions et les motifs est réaffirmée lorsque Charles Wright Mills soutient que ces derniers seraient limités par le vocabulaire des motifs disponibles (Mills, 1940, p. 910), de telle sorte qu'on ne pourrait pas légitimement attribuer un motif à la personne qui ne pourrait pas elle-même le nommer. Or, bien souvent, nous sommes animés par des

appétits, réponses et habitudes que nous n'avons pas nommés. De même, si les animaux auxquels nous attribuons la « gourmandise », la « peur », etc., ne connaissent pas ces mots, qui niera qu'ils peuvent malgré tout être animés, d'une manière irréfléchie, par la gourmandise ou la peur, etc. ?

- 24 Charles Wright Mills semble porté à penser que puisque la « nomination » du motif est un phénomène social, il ne peut rien avoir de commun avec le phénomène naturel qu'est l'impulsion. Il perd de vue ce que souligne John Dewey : le motif est l'anticipation des conséquences de la réalisation de l'impulsion, dont il n'est jamais complètement séparé (Dewey, 2011, pp. 94-95 et 112) ; établir « une ligne de démarcation rigoureuse » entre les deux phénomènes est « une erreur périlleuse » (Dewey, 1930, p. 279). En fait, l'idée d'une telle démarcation contredit l'approche naturaliste mise de l'avant par John Dewey, qui soutient que la démarche de délibération que permet la conversation entre partenaires sociaux est liée à l'activité biologique « dans un processus de développement continu » (Dewey, 1993, p. 83). Charles Wright Mills est ici plus proche de l'idée durkheimienne d'une rupture complète entre nature et culture.
- 25 Peut-être Charles Wright Mills néglige-t-il l'impulsion et sa fonction motrice afin de marquer une rupture claire et nette avec l'idée que l'attribution des motifs est pour l'enquête sociologique un *explanans* ? Or cette rupture claire et nette est un mirage. L'explication de l'action humaine, même lorsqu'elle procède en identifiant des causes sociales, est sans doute condamnée à procéder par l'attribution de motifs à des actions. D'ailleurs, à toutes fins pratiques, Charles Wright Mills adhère lui aussi à l'idée qu'une attribution de motif peut expliquer un phénomène donné (et donc que cette pratique possède la dimension cognitive que John Dewey lui attribue). Car pour décrire les fonctions remplies par la pratique d'attribution de motif, il attribue lui-même des motifs (le désir de respecter des normes, de contraindre autrui afin d'atteindre des objectifs, etc.) aux attributeurs de motifs ³.

- 26 Si John Dewey se méfie profondément des divisions et des dualismes (Tiles, 1988, p. xi), Charles Wright Mills, en avançant que le motif, *étant ceci, ne peut pas être cela*, s'appuie constamment sur eux : appartenant au phénomène à expliquer, le motif ne pourrait appartenir à l'explication ; étant social, le motif ne pourrait être naturel ; étant une raison, le motif ne pourrait être une cause. Comme on s'en aperçoit en lisant Danny Trom (2001), plusieurs des sociologues qui se sont inspirés de « Les actions situées » ont aussi considéré la pratique d'attribution de motifs à partir d'un cadre dualiste. Sans nier l'apport évident que constitua la thématization de cette pratique par Charles Wright Mills, la confrontation avec John Dewey permet de placer ce cadre dualiste à l'avant-plan de notre attention, puis de montrer les apories auxquelles il conduit. J'ose croire que cette confrontation ouvre la porte à des interrogations renouvelées sur une pratique sociale aussi banale que fascinante.

BIBLIOGRAPHY

- DEWEY J. (1930), *Human Nature and Conduct. An Introduction to Social Psychology*, New York, The Modern Library.
- DEWEY J. (1993), *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, Presses universitaires de France.
- DEWEY J. (2011), *La Formation des valeurs*, Paris, Éditions La Découverte.
- Dewey J. (2012), *Expérience et nature*, Paris, Éditions Gallimard.
- DEWEY J & J. H. Tufts (1932), *Ethics*, revised ed., New York, Henry Holt and Co Editors.
- FREUD S. (1989-2015), *Œuvres complètes*, 20 volumes, Paris, Presses universitaires de France.
- LAMARCHE J.-B. (2016), *La Grammaire intérieure. Une sociologie historique de la psychanalyse*, Montréal, Éditions Liber.
- MEAD G. H. (2006), *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France.
- MILLS C. W. (1939), « Language, Logic, and Culture », *American Sociological Review*, vol. 4, n° 5, pp. 670-680.
- MILLS C. W. (1940), « Situated Actions and Vocabularies of Motive », *American Sociological Review*, vol. 5, n° 6, pp. 904-913.
- MILLS C. W. (1977), *L'Imagination sociologique*, Paris, Éditions Maspéro.
- TILES J. E. (1988), *Dewey*, Londres et New York, Routledge Editor.
- TROM D. (2001), « Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs », dans CEFAÏ D. & D. TROM (dir.), *Les Formes de l'action collective. Mobilisation dans des arènes publiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes études en sciences sociales, pp. 99-134.
- VOLOSHINOV V. N. (1980), « Le freudisme. Essai critique », dans BAKHTINE M., *Écrits sur le freudisme*, Paris, Éditions L'âge d'homme, pp. 79-212.

NOTES

1. Sur l'héritage de « Les actions situées », voir surtout Danny Trom (2001). Charles Wright Mills estimait que sa théorie des vocabulaires des motifs (Mills, 1940, pp. 904-910) ouvrait la porte à un programme de recherche comparatif (Mills, 1940, pp. 910-913). Ses lecteurs se sont surtout intéressés aux caractéristiques invariantes de cette pratique, en délaissant ce programme de recherche.
2. Si Sigmund Freud et ses héritiers sont parfois portés à décrire la rationalisation comme une couverture lancée après coup sur l'action, Charles Wright Mills insiste sur le fait qu'elle est souvent élaborée avant l'action et qu'ainsi « les anticipations des justifications acceptables contrôlent la conduite » (Mills, 1940, p. 907). Voilà qui le rapproche de la théorie freudienne de la pulsion *sublimée*, c'est-à-dire dérivée vers un but social (Freud, 1989-2015, XIII, p. 171).

3. Certains passages de son article auraient pu lui mettre la puce à l'oreille : les raisons que les gens attribuent à leurs actions « ne sont pas elles-mêmes sans raisons », les motifs sont « des stratégies d'action » (Mills, 1940, p. 904 et 907).

ABSTRACTS

Introduction of French translation of Charles Wright Mills' paper « Situated Actions and Vocabularies of Motive », published in *American Sociological Review*, Vol. 5, n° 6 (December 1940): 904-913 (revision of a paper presented at *The Society for Social Research* of the university of Chicago on August 16th and 17th, 1940).

Présentation de l'article traduit de Charles Wright Mills « *Situated Actions and Vocabularies of Motive* », paru dans *American Sociological Review*, vol. 5, n° 6 (décembre 1940), pp. 904-913 (révision d'une communication présentée à *The Society for Social Research* de l'Université de Chicago, les 16 et 17 août 1940).

Introducción de la traducción de un texto de Charles Wright Mills, « Situated Actions and Vocabularies of Motive » primeramente publicado en la revista *American Sociological Review*, Volumen 5, número 6 (diciembre 1940), pp. 904-913, revisión de una Comunicación presentada en la *Society for Social Research* de la universidad de Chicago los 16 y 17 Agosto 1940.

AUTHOR

JEAN-BAPTISTE LAMARCHE

Ph. D. (Histoire, Université de Montréal, 2015) -jblamarche11@gmail.com